



CLARISSE
GOROKHOFF

LES FILLETES

ÉQUATEURS ROMAN

LES FILLETTES

DU MÊME AUTEUR

De la bombe, Gallimard, 2017.

Casse-gueule, Gallimard, 2018.

Clarisse Gorokhoff

LES FILLETES

Roman

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-674-3.

Dépôt légal : août 2019.

© Éditions des Équateurs/Humensis, 2019.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À mes sœurs.

« Ils sont en quête de quelque chose d'ineluctable et n'ont jamais la moindre certitude. Alors ils font de leurs enfants des orphelins. »

Kate Braverman, *Bleu éperdument*.

« Les adultes ne sont que des enfants qui ont mal tourné. »

Jim Harrison, *Dalva*.

Prologue

L'enfance est une atmosphère. Décor impalpable et mouvant, mélange d'odeurs et de lumières. Les silhouettes qui l'habitent sont fuyantes, et finissent par s'envoler. Sa mélodie est apaisante, la seconde d'après elle se met à grincer. Agonie à l'envers, épopée ordinaire, c'est le début de tout ; une fin en soi. L'enfance est irréparable. Voilà pourquoi, à peine advenue, nous la poussons gentiment dans les abîmes de l'oubli. Mais elle nous court après – petit chien fébrile – et nous poursuit jusqu'à la tombe. Comment peut-on en garder si peu de souvenirs quand elle s'acharne à laisser tant de traces ?

Ça cogne – c'est le soleil. Le jour se lève.

Laurette est réveillée depuis une éternité. Elle a hâte que le monde en fasse autant. Que la journée commence !

Les mains posées à plat sur son ventre, elle attend que la porte s'ouvre. Comme chaque matin, l'humidité l'arrache du sommeil. La vague de chaleur dure quelques secondes. Très vite, une houle de froid meurtrit ses petits os. Échec, à nouveau. Pourquoi n'arrive-t-elle pas à se réveiller à temps – ou au moins à se retenir ? Comment font sa sœur et les autres enfants ? Laurette est pourtant persuadée de se lever. Elle se voit même aller jusqu'aux toilettes, allumer la lumière, s'asseoir sur la lunette, tirer la chasse d'eau et retourner se coucher sur la pointe des pieds. Mais non... sa tête lui ment. Laurette a honte, elle n'ose plus remuer. Il ne lui reste plus qu'à attendre l'arrivée du soleil pour s'extirper de la moiteur. Elle n'en peut plus de fixer les lattes qui la séparent du lit de sa grande sœur.

« Justine ? Tu dors ? »

Laurette entend le réveil sonner dans la pièce d'à côté. Bientôt, un homme va ouvrir la porte de la chambre et allumer la lumière. Ça va piquer les yeux. « Debout les filles ! Y a école, on se lève ! » Justine va se retourner sous sa couette en maugréant. Elle finira par sauter de son échelle et foncer vers la cuisine, sans lui lancer un regard. Elle, Laurette, n'osera toujours pas bouger. « Allez ! Dépêche-toi ! » Son père finira par s'approcher de son lit, soulever sa couette et constater – quoi ? – l'échec. Le drap trempé, le pyjama humide, le matelas inondé. S'il s'est levé du bon pied, il l'emmènera dans la salle de bains en soupirant. S'il s'est levé du mauvais pied, alors grondera l'orage : les sourcils froncés, le regard noir, la voix tonnante. « C'est pas vrai ! Tu ne peux pas te retenir ? Il va encore falloir changer les draps. À cinq ans, on ne pisse plus au lit, bon sang ! » Et la journée commencera comme ça : honte, orage, école. Laurette attend que la porte s'ouvre. L'humeur des grands, c'est comme le ciel : on ne sait jamais qui du soleil ou de l'éclair l'emportera avant d'avoir pointé son nez dehors.

Si sa mère venait la réveiller, ce serait différent. Rebecca s'assiérait sur le rebord du lit et glisserait sa main dans les cheveux de sa fille. Elle chuchoterait : « Moi aussi, tu sais, je faisais pipi au lit. Ce n'est pas grave. Ça veut dire qu'on fait des rêves plus passionnants que les autres ! »

Mais le matin, Rebecca se lève rarement. Elle reste dans son lit, plongée dans le noir. Parfois l'une des fillettes passe sa tête par l'entrouverture de la porte : « Maman ? » Pas de réponse. Seul le souffle profond

de sa respiration. Rebecca dort encore. Elle fait des rêves plus passionnants que les autres – des rêves de grands.

Dans sa tête, déjà, un nuage. Un réveil quelque part vient de sonner. Ce n'est pas pour elle – elle ne met plus les pieds à l'école depuis longtemps. Pièce par pièce, Rebecca recompose le cadre. Où sommes-nous ? Sur Terre, hémisphère nord, dans un pays où des gens ont écrit des dictionnaires, fait la guerre, bu des verres, chassé les sorcières, cultivé des pommes de terre, formé des visionnaires, porté des marinières, tué des mamifères, utilisé des revolvers... STOP.

Rebecca ne peut pas, dès le matin, s'engouffrer dans un tunnel compulsif. Elle ouvre un œil, tourne la tête. L'agenda posé sur la table de chevet indique en rouge un nombre proche de l'an 2000. Passera-t-elle le millénaire ? Elle est jeune, en y mettant du sien elle devrait y arriver.

Trente-trois ans. À l'âge du Christ en croix, Rebecca n'a encore accompli aucun miracle. Pourtant elle a donné naissance trois fois – quand elle y pense, c'est surnaturel. Trois fillettes, coup sur coup. Comme tout ce qu'elle fait, c'est un peu excessif. Rebecca n'a jamais pensé qu'elle pourrait fabriquer un garçon, un être empli de testostérone. Ça l'aurait amusée, pourtant,

de prêter ses entrailles à un chérubin doté d'un pénis. Mais non, son corps est fait pour les jeunes filles à venir, des femmes qui lui survivront. Elle, en mieux. Elle, sans démons.

Elle ouvre l'autre paupière. Anton a déjà enfilé son pantalon. Debout devant elle, il passe une main dans ses cheveux noirs. Il est beau, le père de ses filles, y a pas à dire ! Son corps est une judicieuse alliance de plénitude et de souplesse. Et son visage, puissant comme un poème de Sergueï Essenine.

*Le bonheur disait-il,
C'est une affaire d'agilité
Des mains et de l'esprit.
Les âmes maladroites, on le sait,
Sont malheureuses dans la vie.
Et peu importe que les gestes
Distordus, mensongers
Soient une source de tourments.
Dans les orages et les tempêtes,
Au cœur du quotidien fade et figé,
Dans les plus lourdes des pertes
Et quand la tristesse t'inonde,
Paraître simple et souriant
Est l'art le plus sublime au monde.*

Les traits racés comme des vents lointains, la bouche épaisse, un peu sauvage, les yeux d'un bleu pénétrant, des joues creuses, une allure de prince qui aurait fui l'agitation du royaume pour la profondeur enchan-

teresse des forêts. Il n'est pas simplement beau, il a quelque chose d'irréel. Vieillira-t-il un jour ? Sa peau est si lisse, son teint d'une pâleur lumineuse. Il n'a pas changé depuis ce premier soir, au café la Palette, quand il s'est approché d'elle en souriant, sans prononcer un mot, tel un automate au charme inquiétant. En huit ans, pas une ride, pas même un pli sur le visage d'Anton. Comment est-ce possible ? Le temps passe et tout se froisse, pourtant. Rebecca évite pour cette raison les surfaces trop explicites qui réfléchissent l'effondrement des choses. Elle préfère croire que son visage est un masque provisoire, emprunté le temps de cette vie.

Il est beau, pourtant, ce masque – c'est du moins ce que les gens lui renvoient. Ses yeux surtout. Combien de fois lui a-t-on dit qu'ils étaient spectaculaires, ses yeux immenses et verts ? Alors d'accord, va pour ses yeux. C'est le seul élément qui n'a pas changé depuis son enfance. Mais le reste, elle le voit bien, s'effrite tout doucement. Comment ? Pourquoi ? À force de vivre un peu trop fort, sans doute.

Rebecca ouvre l'autre paupière. Lueur froide qui lutte pour devenir jour. Anton n'est plus dans la chambre. Elle entend sa voix grave se mêler aux piaillements des fillettes.

« Laurette, enfile ton manteau. Justine, repose les céréales !

— Mais j'en veux encore !

— On n'a plus le temps, on va arriver en retard à l'école.

— Et alors ? C'est pas la fin du monde, d'abord ! »

Du fond de son lit, Rebecca sourit. Justine, sa fille aînée, a réponse à tout. Elle a l'insolente dégainé d'un Poulbot de Montmartre. Du haut de son mètre dix, elle toise le monde comme si elle l'avait fabriqué. Elle pourrait le prendre dans sa main, le faire rebondir puis, une fois lassée, le jeter au loin et contempler sa chute en ricanant. Justine n'a peur de rien. Elle fixe sans sourcilier les petits et les grands. Rebecca compte sur elle, un peu, chaque jour, pour ne pas vaciller. Ce n'est pas terrible, elle le sait, d'inverser ainsi les rôles. Elle ne devrait pas tant s'appuyer sur un si petit bout de femme – juste une môme.

« J'veux pas mettre ce manteau, il est moche ! Je voulais mettre une robe !

— Laurette, on va à l'école, pas à la galerie des glaces. Fais tes lacets.

— C'est nul, l'école, d'abord ! J'aurais préféré être une princesse. »

Laurette, quatre ans, est un festin de rondeurs. Ce n'est pas moi qui l'ai enfantée, s'amuse à penser Rebecca, elle est sortie tout droit d'un tableau de Boucher. Pouponne, la bouche en cœur et de grands yeux qui s'ouvrent sur le monde avec indolence. Elle aime porter des robes à smocks et voudrait vivre dans un château. Laurette a besoin qu'on pose sur elle, en permanence, un regard doux, encourageant, admiratif. Mais Rebecca et Anton n'ont pas toujours l'esprit à ça. « Maman, quand je serai grande, est-ce que je serai belle comme toi ? Est-ce que les gens m'aimeront ? Est-ce

que j’aurai beaucoup d’amis et un amoureux ? » Pour la rassurer, Rebecca lui raconte souvent cette même histoire : « Quand tu es venue au monde, le 16 septembre 1989 à l’hôpital Robert-Debré, tu étais tellement belle que tout l’hôpital s’est rué dans ma chambre pour venir t’admirer. – Tout l’hôpital ? Vraiment ? – Tout le monde ! confirme Rebecca, les infirmiers, les médecins, les femmes de ménage, les ambulanciers, les internes... Même les malades ! Ils ont débranché leurs perfusions pour venir te voir, tant tu étais resplendissante ! » Laurette jubile, Justine se moque – elle n’en croit pas un mot.

Ses fillettes sont des bombes à retardement mais Rebecca les aime par-dessus tout. Par-dessus le rouge, par-dessus la Méditerranée, par-dessus Vivaldi, par-dessus l’heure bleue, par-dessus les falaises de Bonifacio, par-dessus les peintures de Vuillard, par-dessus Saint-Pétersbourg dans ses rêves, par-dessus Jérusalem en hiver, par-dessus les rivières de Vendée, par-dessus *la Félure* de Fitzgerald, et même par-dessus l’extase que lui procurent les opiacés... L’aînée, Justine, est sa béquille, son phare, son rempart ; Laurette, la cadette, est un songe éveillé, une extension de son inconscient. La troisième, Ninon, a un an. Dans peu de temps, elle aura tout oublié du néant.

Rebecca a une théorie : les bébés se mettent à parler lorsqu’ils ont oublié d’où ils viennent. Une fois leurs souvenirs du néant effacés, ils peuvent alors articuler des vocables. Ainsi, ils ne risquent pas de trahir

le secret le mieux gardé au monde : ce qui précède la vie. D'où cette expression solennelle de leur minois, ce regard grave qui leur confère un air de sage antique. Et quand leurs joues commencent à enfler et leurs lèvres à babiller, c'est le signe que leur mémoire est pour de bon effacée. Ça y est, humains parmi les humains, frappés de la même ignorance, dotés de la même perplexité, ils peuvent s'emparer du verbe et se mettre à poser des questions vertigineuses – dont ils détenaient peu de temps auparavant les réponses. *Qu'est-ce que... Pourquoi?... Est-ce que... ?*

Il faudrait faire parler les nourrissons, se dit Rebecca, en étirant ses bras vers le plafond. Leur faire cracher le morceau : d'où venez-vous, bon Dieu ? Où étiez-vous avant d'atterrir dans un ventre et d'en sortir en hurlant ? Décrivez-nous ces limbes d'où nous venons tous, où nous retournerons et qui nous terrifient tant. Elle pose ses deux pieds sur le sol et enfile un chandail en laine rouge par-dessus sa peau mate et nue. Il ne fait pas spécialement froid mais quand la journée commence, elle a besoin de se protéger.

Ce n'est pas sorcier de se lever quand l'alarme retentit et de démarrer la journée. Un pied par terre, l'autre, on s'étire et hop ! on s'élance. Anton enfle un pantalon et va réveiller les fillettes dans leur petite chambre bleue. Laurette aura sans doute encore pissé au lit. Tant pis, ça finira bien par passer ! Il faudra la doucher puis aller dans la cuisine, sortir les bols du placard, ceux en émail avec écrit « Café » et « Chocolat », y déposer deux grosses cuillers de cacao et le lait demi-écrémé.

Anton allumera la radio pour que le monde s'insinue. Fait-il beau ? Va-t-il pleuvoir ? Y a-t-il moins de chômeurs et plus d'espoir ? De nouveaux *serial killers* ? Des avions détournés ? Des tableaux de maître dérobés ? Des forêts ravagées ? Des animaux intoxiqués ? Des élections truquées ? Un début de guerre nucléaire ? Des millions de dollars remportés par un facteur ?

Tandis que le monde déferlera par scoops entre le micro-ondes et le frigidaire, Anton ira chercher dans son berceau la petite Ninon. Elle sera déjà debout sur son matelas, les mains agrippées aux barreaux, le regard fiévreux des bagnards fomentant leur prochaine évasion. C'est son image préférée du matin. De ses trois fillettes,

Anton n'en préfère aucune mais il a une tendresse particulière pour la dernière – elle lui rappelle la drôlerie d'une époque évanouie. Il l'emmènera ensuite dans la cuisine et la glissera sur sa chaise haute. Là, Justine et Laurette seront déjà en pleines hostilités matutinales. Le matin, leurs voix aiguës sont infernales. « C'est moi qui prends la cuiller Mickey ! » « Rends-moi mon bol ! » ordonnera Justine tandis que Laurette tentera de garder la boîte de céréales plus près d'elle pour pouvoir se servir en premier. Anton augmentera le volume de la radio. Il s'en moque à vrai dire de savoir comment se porte le monde ce matin, c'est le bruit de fond qui l'intéresse. Il plonge son visage dans la fumée du café en pensant à la journée qui l'attend, et surtout à elle. Rebecca.

Un jour, elle ira bien. Ce n'est pas une intuition. C'est une décision. La femme pour laquelle il éprouve ce drôle de sentiment – capiteux mais merveilleux – ne sera plus hantée. Un jour, la vie lui paraîtra aussi plausible qu'aux autres. Et légère. C'est le défi qu'il s'est promis de relever. S'il l'avouait à Rebecca, elle lui rirait au nez. Pas méchamment, non. Après un éclat de rire désinvolte, légèrement grinçant, elle dirait : « C'est mignon Anton, c'est mignon de voir les choses comme ça. Si la vie pouvait être aussi simple... ! » Mais la vie est simple, Rebecca, très simple même, quand on ne s'acharne pas à la rendre impossible.

Justine a faim ! C'est ça qui la fait bondir de son lit le matin. En se ruant vers la cuisine où son père prépare le petit déjeuner, elle passe le nez dans la chambre des parents. Il fait noir, elle ne voit rien. Elle inspire fort. La nuit, les grands ont une drôle d'odeur : un mélange de livre et de bougie. Sa mère dort encore.

Justine dispose le bol orange dans le micro-ondes, règle le minuteur, appuie sur START. Elle aime les machines, elle aime leurs boutons, elle aime leur puissance. La lumière et le bruit de l'appareil l'hypnotisent. Ding !

« Justine, tu peux faire chauffer mon cacao ? »

Laurette tire sur sa manche. Elle a sa tête enflée du matin. Elle ne sait rien faire toute seule. Elle a en permanence besoin de quelqu'un, et surtout d'elle, sa grande sœur. Justine n'a que treize mois de plus qu'elle pourtant, mais ça ne fait rien, Laurette se réfère à elle pour tout et pour rien. Elle lui fait part de ses impressions, de ses envies, elle lui raconte ses rêves et lui confie ses peurs. Et Laurette a peur de tout ! Des bêtes qui miaulent, du noir, des bruits bizarres, des hommes à calvitie, des femmes qui louchent, des plumes qui

volettent, des voitures qui roulent lentement, des cornichons, des films à la télé, des parkings souterrains... C'est à cause de toutes ces peurs que Laurette fait pipi au lit chaque nuit, comme les bébés. Ce matin, ça n'a pas loupé. Quand Justine s'est levée, elle a vu dans le lit du bas le visage tout rond, tout rose et pétrifié de sa petite sœur. Elle avait deviné quand, quelques minutes plus tôt, celle-ci l'avait appelée : « Justine ? Tu dors ? » Si elle avait répondu, Laurette aurait enchaîné avec un tas d'autres questions. Tu crois que Papa va me gronder ? Est-ce que je vais faire pipi au lit toute ma vie ? Comment faire pour ne pas rêver quand on dort ?

La pauvre ! pense Justine en buvant la première gorgée de son cacao. Ce doit être horrible de se réveiller chaque matin dans un matelas mouillé et de se faire gronder dès le début de la journée. Papa est fantastique mais quand il se met en colère, c'est un autre homme, tout rouge, avec des éclairs dans les yeux, comme les méchants dans *Dragon Ball Z*. Justine entend, depuis la salle de bains, le bruit de son rasoir électrique qui se mêle à la voix sérieuse de la radio. Les garçons ont de la chance de pouvoir se raser, c'est amusant de tondre son menton comme le gazon ! Il l'autorise parfois à passer la machine sur un bout de sa joue, mais ce matin elle ne le lui demandera pas, elle a bien vu qu'il était d'humeur bougonne. Ils sont très en retard, Laurette a fait pipi au lit et Maman, comme chaque matin, n'arrive pas à se lever. Quand le réveil s'est éteint dans la pièce d'à côté, elle a entendu son père rouspéter. « Rebecca, tu pourrais te lever et préparer le petit déjeuner des filles, pour une fois ! » Justine a

pensé : « N'embête pas Maman ! Elle fait ce qu'elle peut ! » Mais elle savait qu'il avait raison, qu'il avait besoin d'un peu de renfort. Et puis Justine aimerait bien, elle aussi, que sa mère prenne le petit déjeuner avec elles, qu'elle les aide à s'habiller en leur chantant : « Il était un petit navire, il était un petit navire, qui n'avait ja-ja-jamais navigué... ohé, ohé ! »

« Dépêchez-vous de manger vos céréales et filez vous habiller ! » dit Anton qui a encore un peu de mousse à raser sur le menton.

Justine se souvient qu'elle n'a pas fait ses devoirs, ni sa punition. Elle devait écrire quinze fois, en lettres minuscules « Je ne dois pas répondre à la maîtresse ». L'école, non, elle n'aime pas ça. Jouer à la bagarre dans la cour de récréation, c'est la seule chose qui lui plaît. Mais le reste, c'est long, pénible et pas drôle du tout. Elle se lève de son tabouret et avant de préparer son cartable, se faufile dans la chambre de ses parents, se glisse dans le lit à côté de sa mère, sous les draps chauds. « Maman, c'est moi ! » murmure-t-elle. Elle blottit sa tête contre sa poitrine, sent la chaleur de son corps et le parfum de sa nuit. « Arrête, mon cœur, marmonne Rebecca, t'es plus un bébé ! » Oui mais elle aime bien, c'est amusant de téter le sein. Pourquoi est-ce qu'on arrête quand on devient grand ? Parce qu'on apprend, murmure Rebecca en caressant la tête de sa fille. On apprend quoi ? À se nourrir d'autres choses. À aimer d'autres gens que sa mère.

Moi je n'aimerai jamais personne plus que toi !

Imprimé en France.

